

« Il n'est pas question de l'homme qui veut ou qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Rm 9,16) : quelques échos pauliniens dans les écrits de Thérèse de l'Enfant-Jésus

Dieu a pitié de qui Il veut et Il fait miséricorde à qui Il veut faire miséricorde. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (Rm 9,15-16)¹.

Cette phrase de St Paul éclaire la première page des Manuscrits Autobiographiques et donne ainsi une clé de lecture de l'ensemble. Surprise dans un premier temps par la demande que lui adresse Mère Agnès de raconter ses souvenirs, Thérèse comprend qu'elle sera agréable à Jésus en « obéissant simplement ». Parvenue à la maturité de sa vie religieuse malgré son jeune âge, elle perçoit que cette évocation de « l'histoire de son âme » sera pour elle une occasion de chanter déjà « les miséricordes divines », à la suite du psalmiste :

*L'amour du Seigneur à jamais je le chante, d'âge en âge ma parole annonce ta vérité.
Car tu as dit : l'amour est bâti à jamais, les cieux, tu fondes en eux ta vérité. (Ps 89,2-3)²*

Elle ouvre alors l'évangile et ses yeux tombent sur l'appel des disciples dans l'évangile de Marc :

Jésus, étant monté sur la montagne, Il appela à lui ceux qu'il *lui plut* ; et il vinrent à Lui. (Mc 3,13).

Thérèse souligne : « ceux qu'il *lui plut* ». Elle voit dans ces mots de l'Écriture « le mystère de [sa] vocation, de [sa] vie toute entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur [son] âme... ».

Au moment où tant d'autres auraient commencé par évoquer leurs racines familiales ou les circonstances de leur naissance, Thérèse ne peut s'empêcher de remonter plus haut. Elle s'apprête à parler du sujet qu'à première vue elle connaît le mieux : ses souvenirs, sa vie, et elle se trouve devant un mystère, le mystère du choix divin.

Raconter une histoire, c'est établir un lien entre les différents événements qui la constituent. Quel est le sens de cette histoire, quelle est sa signification et quelle est son orientation ? Thérèse ne peut se contenter d'aligner des souvenirs sans rapport les uns avec les autres. Elle cherche la cohérence de ce parcours qu'elle va retracer. C'est sa vocation qui donne un sens à ce parcours et à toute sa vie : une vocation qui n'est pas seulement la vocation à une forme de vie, la vie carmélitaine cloîtrée, mais qui est surtout une vocation à l'amour, à la sainteté.

Pourquoi moi ? Elle ne voit aucun mérite de sa part, car Jésus « n'appelle pas ceux qui en sont dignes mais ceux qu'il *lui plaît* ». Pour Thérèse, le mystère de sa vocation – et c'est le mystère de toute sa vie – c'est le mystère de la miséricorde de Dieu : elle ne trouve pas d'autre justification au choix divin que la miséricorde et c'est pour cela que son cœur, débordant de reconnaissance, veut chanter un cantique de louange et d'action de grâce.

Mais qu'est-ce que la miséricorde ? De la mémoire de Thérèse, nourrie de la méditation de l'Écriture, remonte alors ce verset de l'épître aux Romains qu'il vaut la peine de citer dans son contexte, avec les versets précédents :

¹ Lorsque Thérèse cite elle-même l'Écriture, nous reprendrons sa propre citation. Lorsqu'il s'agit seulement d'une allusion sans citation, nous citerons d'après la Bible de Jérusalem, en italique.

² L'allusion à ce psaume apparaît dès la première page du Ms A et elle est reprise encore neuf fois dans les Ms A et C. Chanter « la miséricorde infinie » (Ms C 27^{v°}) du Seigneur, à la manière du Magnificat, est vraiment le mouvement de fond qui anime le cœur de Thérèse, même au plus fort de l'épreuve.

Qu'est-ce à dire ? Dieu serait-il injuste ? Certes non ! Car il dit à Moïse : Je fais miséricorde à qui je fais miséricorde et j'ai pitié de qui j'ai pitié.

Il n'est donc pas question de l'homme qui veut ou qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. (Rm 9,14-16)

Paul s'interroge : « Dieu serait-il injuste ? ». La même question habite le cœur de Thérèse :

Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces (Ms A 2 r°).

La réponse, Paul la trouve dans les Écritures, qu'il a appris à lire dès son jeune âge, et qu'il a étudiée avec son maître pharisien Gamaliel (Ac 22,3). Dieu lui-même n'a-t-il pas déclaré à Moïse : « Je fais miséricorde à qui je fais miséricorde et j'ai pitié de qui j'ai pitié » (Ex 33,19) ? Moïse demande le privilège de voir la gloire de Dieu et Dieu répond à sa demande, même s'il ne se montre que « de dos » (Ex 33,22-23). Dieu dit son nom. Il se présente à Moïse comme :

« Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié [miséricorde], lent à la colère, riche en grâce et en fidélité » (Ex 34,6)

C'est ce Dieu-là qui a choisi Thérèse pour la combler de son « Amour Miséricordieux »³. Elle a fait l'expérience de cet amour, dès son plus jeune âge et spontanément, quelques pages plus loin dans son manuscrit, elle applique à sa propre existence les mots du Psaume, eux-mêmes repris de la révélation faite autrefois à Moïse :

Toujours le Seigneur a été pour moi compatissant et rempli de douceur... Lent à punir et abondant en miséricordes !... (Ps 102,8⁴) (Ms A 3 v°).

Comme Moïse, comme Paul, Thérèse a fait l'expérience de la miséricorde divine et de sa gratuité. Aussi les mots de l'Écriture montent-ils sur ses lèvres presque naturellement pour exprimer ce qui est au cœur de sa vie.

Sans vouloir établir à tout prix un parallèle entre l'Apôtre des nations et la sainte de Lisieux, on peut cependant remarquer que la découverte de la miséricorde a été, pour l'un comme pour l'autre, un chemin marqué par des lumières décisives⁵.

Paul, ou le zèle mal éclairé de celui « qui veut ou qui court »

Paul, on le sait, a commencé par être un homme « qui veut ou qui court ». Il le dit aux Philippiens :

J'aurais pourtant sujet, moi, d'avoir confiance même dans la chair ; si quelque autre croit avoir des raisons de se confier dans la chair, j'en ai bien davantage : circoncis dès le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; quant à la Loi, un Pharisien ; quant au zèle, un persécuteur de l'Église ; quant à la justice que peut donner la Loi, une homme irréprochable. (Ph 3,4-6)

Rempli d'un zèle légitime pour la gloire du Seigneur (on pense au zèle d'Élie combattant l'apostasie d'Israël⁶), sûr de son titre d' « homme irréprochable » quant à la justice de la Loi, le jeune pharisien s'était mis en tête de persécuter l'Église naissante. L'ardeur de la jeunesse aidant, son tempérament absolu ne pouvait pas s'accommoder de la position de son maître Gamaliel à l'égard du groupe, encore marginal, des chrétiens. Le vieux sage avait choisi d'attendre afin de

³ Selon le nom qu'elle donne à l'amour divin dans son acte d'offrande du 9 juin 1895.

⁴ Dans la numérotation de nos bibles : Ps 103,8.

⁵ On pourrait aussi retracer l'itinéraire spirituel de Moïse, rempli de zèle pour la justice, dont les projets humains sont d'abord contrecarrés avant qu'il ne soit choisi par le Seigneur « qui fait miséricorde » pour être au service de son dessein de salut. Cela dépasserait cependant le cadre de cet article.

⁶ Cf. la réponse du prophète Élie au Seigneur qui lui demandait ce qu'il faisait là, sur le mont Horeb : « Je suis rempli d'un zèle jaloux pour Yahvé Sabaot, parce que les Israélites ont abandonné ton alliance, qu'ils ont abattu tes autels et tué tes prophètes par l'épée. Je suis resté moi seul et ils cherchent à m'enlever la vie. » (1 R 19,10)

juger l'arbre à ses fruits (Ac 5,34-39). Paul, lui, voulait agir. Il y allait de son zèle, il voulait rester « irréprochable » aux yeux de Dieu. On pourrait dire de lui ce qu'il dira à propos de ses frères juifs qui n'accueillent pas le Christ :

Je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu : mais c'est un zèle mal éclairé.
(Rm 10,2)

Rattrapé par le Christ sur le chemin de Damas, terrassé par une lumière aveuglante, il a fait l'expérience de la gratuité de la miséricorde.

Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont Il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ (...) Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu (Ep 2,4-5.8)

Paul a été obligé de rendre les armes et de reconnaître l'absolue gratuité de la miséricorde. Non seulement il n'avait pas mérité le choix divin, mais il aurait plutôt mérité le châtement, pour s'être mis en travers du dessein de Dieu. Aussi va-t-il jusqu'à se présenter comme un exemple emblématique de ce que peut faire la miséricorde :

Elle est sûre, cette parole et digne d'une entière créance : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis, moi, le premier. Et s'il m'a été fait miséricorde, c'est pour qu'en moi, le premier, Jésus Christ manifestât toute sa patience, faisant de moi un exemple pour ceux qui doivent croire en lui en vue de la vie éternelle.
(1 Tm 1,15-16)

Désormais, Paul donne en exemple non plus son zèle, sa justice irréprochable, mais la miséricorde dont il a été l'objet. « Il m'a été fait miséricorde », voilà son grand message. Il témoigne de son expérience et, s'il sait pratiquer l'art de la rhétorique, ses lettres ne sont pas pour autant des démonstrations abstraites menées avec brio. Au cœur de son discours rayonne toujours la lumière de son expérience unique de l'amour divin. Comme le fera plus tard Thérèse, il n'a pas peur de parler de lui parce que c'est l'occasion de chanter les miséricordes du Seigneur. Sa vie, désormais, c'est de croire en la miséricorde venue à lui par le Christ :

En effet, par la Loi je suis mort à la Loi afin de vivre à Dieu : je suis crucifié avec le Christ ; et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. Je n'annule pas le don de Dieu : car si la justice vient de la Loi, c'est donc que le Christ est mort pour rien. (Ga 2,19-21)

Paul n'hésite donc pas à proclamer que son zèle mal éclairé ne lui a servi à rien. Était-ce vraiment pour Dieu qu'il agissait ou pour se satisfaire lui-même ? Son zèle était-il gratuit, inspiré uniquement par l'amour ? Sans doute, comme chez chacun de nous, un orgueil subtil, une autosatisfaction qui s'attribuait les dons reçus, se mêlaient-ils chez lui à un amour authentique de Dieu. Désormais, il saura démasquer cette vanité dévastatrice qui mine les rapports avec Dieu et avec le prochain. L'enjeu est considérable : il s'agit de ne pas « annuler le don de Dieu ». Il le rappelle aux Corinthiens :

Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? (1 Co 4,7)

Retourné par la rencontre avec le Christ et mûri dans les épreuves de l'apostolat, Paul comprend que l'amour seul peut donner de la valeur à nos actes. C'est encore aux Corinthiens qu'il partage cette lumière, fruit de son existence livrée à l'Amour Miséricordieux :

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. (1 Co 13,1-3)

L'Apôtre prend les exemples les plus extrêmes : connaître « tous les mystères et toute la science », distribuer « tous ses biens » en aumônes, « livrer son corps aux flammes », pour aboutir à cette phrase lapidaire : « si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien ». D'où vient cette charité qui seule peut donner un poids d'éternité à nos paroles et à nos actes ? Car tout disparaîtra et seule la charité « ne passera jamais » (1 Co 13,8). Cette charité-là ne peut être que reçue :

L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné.
(Rm 5,5)

« Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien » constate Paul. Or la charité est un don. Aussi dira-t-il encore :

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (1 Co 15,10)

Thérèse, ou l'ardeur mal orientée d'une adolescente attirée par les œuvres éclatantes

Thérèse a-t-elle eu, elle aussi, la tentation de « vouloir ou courir » pour mériter l'amour ? Nous savons que son enfance a été marquée par une éducation où les « pratiques » avaient leur importance. Afin de se préparer à sa première communion, elle reçoit un carnet où elle note ses petits sacrifices. Elle en totalisera mille neuf cent quarante-neuf du 1^{er} mars au 7 mai 1884, veille de sa première communion⁷.

Plus tard, admiratrice de Jeanne d'Arc, comment ne voudrait-elle pas l'imiter un tant soit peu, poussée elle aussi par la soif d'absolu et l'ardeur de la jeunesse ? Elle rêve d'exploits guerriers, comme elle le rappelle dans le Manuscrit A :

Il est vrai qu'en lisant certains récits chevaleresques, je ne sentais pas toujours au premier moment le *vrai* de la *vie* ; mais bientôt le bon Dieu me faisait sentir que la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que pour y parvenir il n'était pas nécessaire de faire des œuvres éclatantes mais de se cacher et de pratiquer la vertu en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite... C'est ainsi qu'en lisant les récits des actions patriotiques des héroïnes Françaises, en particulier celles de la *Vénérable* JEANNE D'ARC, j'avais un grand désir de les imiter, il me semblait sentir en moi la même ardeur dont elles étaient animées, la même inspiration Céleste (...) (Ms A 31^v-32^r)

Cette exaltation s'explique en partie par le climat patriotique de l'époque. La première « Récréation Pieuse », consacrée à Jeanne d'Arc et datée du 21 janvier 1894, s'achève sur ces mots révélateurs :

Jeanne d'Arc, entends nos vœux. Une seconde fois, sauve la France !!!...

Humiliée par la défaite de 1870, la France exaltait alors la libératrice, et Thérèse adolescente, remplie d'ardeur chevaleresque et fascinée par le martyr, s'identifie à la Jeanne combattante. En 1894, cependant, Thérèse qui vit déjà dans le cloître depuis près de six ans, voit aussi en elle l'humble pastourelle assoiffée de silence. Elle fait dire à Jeanne, encore bergère :

Je sais qu'en restant humble et cachée, je suis plus utile à notre pauvre Patrie qu'en cherchant à savoir des choses qui ne me regardent pas (RP 1, 4 v°).

Reprenons maintenant la lecture du Ms A :

(...) alors je reçus une grâce que j'ai toujours regardée comme une des plus grandes de ma vie, car à cet âge je ne recevais pas de *lumières* comme maintenant où j'en suis inondée. Je pensai que j'étais née pour la *gloire*, et cherchant le moyen d'y parvenir, le Bon Dieu m'inspira les sentiments que je viens d'écrire. Il me fit comprendre aussi que ma *gloire* ne paraîtrait pas aux yeux des mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande *Sainte* !!!... (Ms A 32^r)

⁷Cf. Helmuth Nils LOOSE – Pierre DESCOUVEMONT – Daniel LEPRINCE, *Thérèse et Lisieux*, Cerf 1991, p. 55. Sur cette page, on voit aussi une photo du « chapelet de pratiques » utilisé par Thérèse.

Les désirs de Thérèse, son ardeur comparable à celle de Jeanne, ne sont pas éteints par la lumière qu'elle reçoit alors et qu'elle considère comme l'une des plus grandes grâces de sa vie. Elle comprend seulement qu'ils sont mal orientés. Elle le reconnaîtra plus tard, en confiant à l'Abbé Bellière, dans une lettre du 25 avril 1897 :

Lorsque je commençais à apprendre l'histoire de France, le récit des exploits de Jeanne d'Arc me ravissait, je sentais en mon cœur le désir et le courage de l'imiter, il me semblait que le Seigneur me destinait aussi à de grandes choses. Je ne me trompais pas, mais au lieu de voix du Ciel m'invitant au combat, j'entendis au fond de mon âme une voix plus douce, plus forte encore, celle de l'Époux des vierges qui m'appelait à d'autres exploits, à des conquêtes plus glorieuses, et dans la solitude du Carmel j'ai compris que ma mission n'était pas de faire couronner un roi mortel mais de faire aimer le Roi du Ciel, de lui soumettre le royaume des cœurs (LT 224 2v°).

Au moment où elle écrit le manuscrit A (elle commence en janvier 1895), Thérèse n'a pas encore reçu la lumière définitive sur sa vocation qu'elle recevra au cours de sa retraite de septembre 1896. C'est l'appel à la sainteté – cet appel qui est la vocation première de tout baptisé⁸ – qui éclaire sa marche, car ses désirs de sainteté sont intacts. On peut même dire qu'ils grandissent, qu'ils sont plus mûrs, plus lucides à mesure qu'elle comprend les renoncements que suppose cette marche vers la sainteté. Elle ne veut pas « être une *sainte à moitié* » et « *choisit tout* » ce que Dieu veut pour elle (Ms A 10v°). Certes, elle comprend sa vocation dans la lumière de la miséricorde divine, de la gratuité de l'appel mais il reste en elle comme une insatisfaction. Comment combler tous ses désirs, des désirs qui prennent la forme de réalisations multiples ? Thérèse attend encore d'être éclairée sur sa vocation.

Dans le manuscrit B, fruit de sa dernière retraite de 1896, les désirs ardents de Thérèse affleurent à nouveau, s'exprimant dans un langage guerrier. Thérèse voudrait courir au combat :

Être ton épouse, Ô Jésus, être carmélite, être par mon union à toi la mère des âmes, devrait me suffire... il n'en est pas ainsi... Sans doute, ces trois privilèges sont bien ma vocation, Carmélite, Épouse et Mère, cependant je sens en moi d'autres vocations, je me sens la vocation de Guerrier, de Prêtre, d'Apôtre, de Docteur, de Martyr, enfin je sens le besoin, le désir d'accomplir pour toi Jésus, toutes les œuvres les plus héroïques... Je sens en mon âme le courage d'un Croisé, d'un Zouave Pontifical, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église... (Ms B 2v°).

L'élan de son adolescence a gardé toute sa fraîcheur. La vie cachée de Thérèse au Carmel ne lui a rien retiré de sa force. Elle l'a même avivée. Comment ne pas y reconnaître aussi le zèle qui habitait l'Apôtre des nations, ce zèle élianique qui semble ne lui laisser aucun repos ?

Car l'amour du Christ nous presse, à la pensée que, si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts. (2 Co 5,14)

Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Églises ! Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ? (2 Co 11,27-29)

Dès lors, est-ce un hasard si c'est dans la première épître aux Corinthiens que Thérèse va trouver « la clé de sa vocation » ? Son expérience n'a-t-elle pas rejoint celle de Paul après sa rencontre avec le Ressuscité ? Thérèse « brûle », elle aussi, de désirs de servir, des désirs « plus grands que l'univers » et qui la font souffrir. Elle raconte :

À l'oraison mes désirs me faisant souffrir un véritable martyr, j'ouvris les épîtres de St Paul afin de chercher quelque réponse. Les chap. XII et XIII de la première épître aux

⁸ Cf. 1 Th 4,3 : « Et voici quelle est la volonté de Dieu : c'est votre sanctification » et Ep 1,4 : « C'est ainsi qu'Il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour ». Le Concile Vatican II s'appuie sur ces deux citations paulinienne pour rappeler l'appel universel à la sainteté pour tout baptisé (Constitution *Lumen Gentium* § 39-42).

Corinthiens me tombèrent sous les yeux... J'y lus, dans le premier, que *tous* ne peuvent être apôtres, prophètes, docteurs, etc... que l'Église est composée de différents membres et que l'œil ne saurait être *en même temps* la main.

La réponse était claire mais ne comblait pas mes désirs, elle ne me donnait pas la paix... Comme Madeleine se baissant toujours auprès du tombeau vide finit par trouver ce qu'elle cherchait, ainsi, m'abaissant jusque dans les profondeurs de mon néant je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but... Sans me décourager je continuai ma lecture et cette phrase me soulagea : « Recherchez avec ardeur les *dons* les *plus parfaits*, mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente. » Et l'Apôtre explique comment tous les *dons* les *plus parfaits* ne sont rien sans l'amour... Que la Charité, est la *voie excellente* qui conduit sûrement à Dieu.

Enfin j'avais trouvé le repos... Considérant le corps mystique de l'Église, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par St Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en *tous*... La Charité, me donna la clef de ma *vocation*. (Ms B 2r°-3v°)

« Recherchez avec ardeur les *dons* les *plus parfaits* » : lectrice de Paul, Thérèse trouve soulagement et repos dans la recommandation de l'Apôtre. Riche de son expérience, elle découvre dans l'Écriture une plénitude de sens qui souvent nous échappe. La foi en éveil, avide de lumière nouvelle, elle prend au sérieux la parole de Dieu et voit sa prière exaucée. La lumière confuse qui faisait lentement son chemin en elle trouve subitement des mots pour s'exprimer avec une netteté éblouissante. Et ce sont les mots de Paul, lui-même habité et conduit par l'Esprit.

Thérèse comprend que si ses désirs se portent sur des réalisations particulières, ils n'auront qu'une réponse limitée : celui qui est apôtre ne peut pas en même temps être prophète ou docteur, faire des miracles, avoir le don de guérison ou parler en langues (cf. 1 Co 12,29-30). Elle ne peut pas tout faire. Paul, et surtout l'Esprit Saint qui l'inspire, invite alors Thérèse à mettre toute son ardeur non pas à *faire*, mais à rechercher « les dons supérieurs » (1 Co 12,31), à les *accueillir*, à les recevoir. Son désir de perfection, sa soif d'absolu ne peuvent être comblés que de cette manière. Désormais, elle recherche le plus parfait, mais elle le conçoit non plus comme quelque chose à faire mais, à la suite de Paul, comme quelque chose à recevoir, un don de l'Amour Miséricordieux.

La vocation de Thérèse, elle le sait maintenant, c'est de se livrer à l'amour, de s'offrir au don de Dieu, un don infini. Voilà qui fait éclater tous les cadres d'une réalisation particulière de la charité :

Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot, qu'il est éternel !...

Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O Jésus, mon Amour... ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour !...

S'offrir en « hostie vivante » (Rm 12,1) à l'Amour Miséricordieux : un chemin d'absolu

La jeune carmélite, qui voulait accomplir pour Jésus « toutes les œuvres les plus héroïques », trouve enfin une réponse à la mesure de ses désirs : c'est en se livrant à l'Amour Miséricordieux qu'elle vivra en plénitude sa vocation, avec cette note d'absolu qui la caractérise. Déjà, sur son billet de profession, en septembre 1890, elle écrivait :

Jésus, je ne te demande que la paix, et aussi l'amour, l'amour infini sans autre limite que toi (Pri 2 ; 8 septembre 1890)

Thérèse remonte à la source de tous les dons. Elle y trouve l'universalité qu'elle cherche. En effet, il y a des limites aux réalisations de la charité : ce sont les limites inhérentes à l'activité de l'homme. En revanche, il n'y a pas de limite à la charité elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu. La seule limite est la capacité de l'homme à la recevoir. Or Thérèse a des désirs « infinis », comme

elle l'écrit déjà à Céline en mai 1890 (LT 107) et comme elle l'écrira à nouveau, cinq ans plus tard, dans la première version de l'acte d'offrande à l'amour miséricordieux⁹.

À la démesure de ses désirs correspond la démesure de l'amour. Thérèse perçoit cette démesure dans l'amour divin justement parce qu'il est gratuit, parce qu'il n'a pas d'autre justification que lui-même. Il ne se mesure pas à son objet. Il crée dans l'être aimé la capacité de le recevoir, et cette capacité peut grandir toujours. Paul exprime cette « richesse » de l'Amour Miséricordieux dans le passage de l'épître aux Éphésiens que nous avons cité plus haut :

Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand¹⁰ amour dont Il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés ! (...) Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu (Ep 2,4-5.8)

Cette richesse infinie, Thérèse, à la suite de Paul, en a fait l'expérience. À la fin du Ms A, elle fait part de la lumière qu'elle a reçue et qui l'a conduite à s'offrir à l'amour miséricordieux, le 9 juin 1895. C'était déjà les prémices de la lumière sur sa vocation telle qu'elle l'exprimera dans le Manuscrit B. Avant même de pouvoir expliciter sa vocation à l'amour avec les mots de l'Écriture, Thérèse, en effet, la vit déjà :

O mon Dieu ! votre Amour méprisé, va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en Victimes d'holocaustes à votre Amour, vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinies tendresses qui sont en vous... Si votre Justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre Amour Miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque votre Miséricorde s'élève jusqu'aux Cieux... O mon Jésus ! que ce soit moi cette heureuse victime, consommez votre holocauste par le feu de votre Divin Amour !...

Comment répondre à l'amour infini ? À l'excès de l'amour sans limite de Dieu qui vient vers l'homme ne peut répondre que l'offrande de l'homme pour accueillir cet amour, une offrande totale, elle aussi sans limite, comme l'offrande de la victime d'holocauste. Paul, qui l'avait compris, recommandait aux Romains :

Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. (Rm 12,1)

Il ne s'agit plus d'offrir des biens extérieurs, mais il s'agit pour l'homme de s'offrir lui-même à Dieu. Ce culte « spirituel » dans la ligne des prophètes apparaissait déjà dans la prière d'Israël que Paul n'a cessé de répéter, comme en témoignent ces versets de Psaumes :

Tu ne voulais sacrifice ni oblation, tu m'as ouvert l'oreille, tu n'exigeais holocauste ni victime, alors j'ai dit : Voici, je viens. Au rouleau du livre il m'est prescrit de faire tes volontés; mon Dieu, j'ai voulu ta loi au profond de mes entrailles. (Ps 40, 7-9)

⁹ Ce mot « infinis » a été corrigé et remplacé par « immenses » par les théologiens consultés par Mère Agnès à la demande de Thérèse, et c'est ce dernier mot qui a été retenu dans la version publiée. Cependant « théologiquement, Thérèse avait raison : elle ne restreint pas Dieu à la mesure de l'homme (que ce soit à son péché ou à ses désirs), mais elle ajuste l'homme à la mesure de Dieu, en l'ouvrant à l'infini (cf. Thomas d'Aquin et Catherine de Sienne) ». Cf. note 8 sur la Prière 6, dans les Œuvres complètes, Paris, Cerf – Desclée de Brouwer, 1992, p. 1147. Voir aussi, sur ce point, François-Marie LÉTHEL, *Théologie de l'amour de Jésus. Écrits sur la théologie des saints*, Venasque, Éditions du Carmel, 1996, ch. VI, « 'Le Jésus de l'amour'. Le Christocentrisme de Thérèse de Lisieux à la lumière de la théologie des saints », p. 159-196, notamment p. 164-169. On y trouvera notamment les références à la Somme de théologie de Saint Thomas d'Aquin.

¹⁰ Dans sa traduction faite à partir de la version latine (la Vulgate), Elisabeth de la Trinité va lire : « à cause du trop grand amour dont il nous a aimés ». C'est le texte qu'elle citera le plus dans ses écrits. Elisabeth dira même que ces mots sont « le résumé de sa vie » (L 280, Juin 1906). Cf. l'article de Mgr. DECOURTRAY, « Présence d'Élisabeth de la Trinité », *Carmel* 1981/2-3, p. 11-43, ici, p. 34-37.

Tu ne prends aucun plaisir au sacrifice; un holocauste, tu n'en veux pas. Le sacrifice à Dieu, c'est un esprit brisé; d'un cœur brisé, broyé, Dieu, tu n'as point de mépris. (Ps 51,18-18)

Faire la volonté de Dieu, lui offrir un cœur humble, conscient de son péché mais aussi confiant en sa miséricorde, n'est-ce pas là le sacrifice dans lequel le Seigneur trouve le plus de joie ? Qu'est-ce que l'homme pourrait bien offrir au Seigneur qui ne vienne de lui ?

L'exhortation de Paul invitant les romains au culte spirituel ne se comprend qu'à la lumière de la prière qui la précède :

Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde. O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Qui en effet a jamais connu la pensée du Seigneur ? Qui en fut jamais le conseiller ? Ou bien qui l'a prévenu de ses dons pour devoir être payé de retour ? Car tout est de lui et par lui et pour lui. À lui soit la gloire éternellement ! Amen. (Rm 11,32-36)

« Faire à tous miséricorde » est ce qui motive tous les actes de Dieu. Si les décrets de Dieu sont insondables, c'est parce qu'ils sont réglés par la miséricorde. Elle précède non seulement tous nos actes, mais aussi notre propre existence, car Dieu nous a choisis « dès avant la création du monde pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour » (Ep 1,4). Dès lors, qui donc peut prétendre avoir donné à Dieu en premier et mériter d'être « payé de retour » ? C'est en reconnaissant que « tout est de lui, et par lui et pour lui » que l'homme en vient à s'offrir en « hostie vivante » à ce Dieu qui « nous a aimés le premier » (1 Jn 4,10.19). Il devient alors un « vase de miséricorde » (Rm 9,23) que le Seigneur remplit à son gré.

N'est-ce pas ce culte spirituel que Thérèse nous propose dans son Acte d'offrande à l'amour miséricordieux, prononcé pour la première fois le 9 juin 1895 ? Bien que cette prière ne comporte que peu d'allusion à des lettres de Paul, on y trouve un passage très paulinien :

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes oeuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même¹¹.

On ne saurait être plus fidèle à l'enseignement de Saint Paul. Comment ne pas faire le rapprochement entre « les mains vides » de la sainte de Lisieux et ces versets de l'épître aux Romains qui ont inspiré à Luther sa doctrine sur la justification par la foi seule :

Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu - et ils sont justifiés par la faveur de sa grâce en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus. (...) Car nous estimons que l'homme est justifié par la foi sans la pratique [littéralement : les oeuvres] de la Loi. (Rm 3, 23-24.28)

De même, la justice dont Thérèse veut se « revêtir » renvoie à ce verset de l'épître aux Éphésiens où Paul invite à :

revêtir l'Homme Nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité. (Ep 4,24)

La foi agissant par la charité (Ga 5,6)

La réponse d'amour n'est-elle donc que pure passivité ? N'y a-t-il plus aucune place pour l'agir lorsque l'offrande de soi est totale et que les mains doivent être vides ? Ce serait oublier cette autre affirmation de Paul :

¹¹ C'est là l'authentique théologie du mérite. Ce passage de l'Acte d'offrande à l'amour miséricordieux est cité au paragraphe 2011 du Catéchisme de l'Église Catholique, qui traite du mérite. Cf. CEC § 2006-2011.

En effet, dans le Christ Jésus ni circoncision ni incirconcision ne comptent, mais seulement la foi opérant¹² par la charité. (Ga 5,6)

Entièrement livrée à l'amour, la carmélite n'en abandonne pas pour autant les œuvres, mais celles-ci ne sont pas pour elle une manière de « prévenir » les dons de Dieu et d'être « payée de retour » (cf. Rm 11,35). Elles sont simplement le désir de « mener une vie digne de l'appel qu'elle a reçu » (cf. Ep 4,1), l'appel à la sainteté. Elles témoignent d'un amour qui ne veut aimer « ni de mots ni de langues mais en actes et en vérité » (1 Jn 3,18). Elles sont une réponse de l'amour à l'amour, le fruit normal de la charité qui s'épanouit dans son cœur. Se comparant à un petit oiseau incapable d'« œuvres éclatantes », Thérèse écrit :

Mais comment témoignera-t-il son Amour, puisque l'Amour se prouve par les œuvres¹³ ? Eh bien, le petit enfant jettera des fleurs, il embaumera de ses parfums le trône royal, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'Amour...

Oui mon Bien-Aimé, voilà comment se consumera ma vie... Je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de les faire par amour... Je veux souffrir par amour et même jouir par amour, ainsi je jetterai des fleurs devant ton trône ; je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour toi... puis en jetant mes fleurs, je chanterai, (pourrait-on pleurer en faisant une aussi joyeuse action ?) je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines et mon chant sera d'autant plus mélodieux que les épines seront longues et piquantes. (Ms B 3r^o-4v^o).

Loin de tout quiétisme, Thérèse garde intacte son ardeur guerrière. Mais c'est pour revêtir l'armure de Dieu, celle que Paul décrit aux Éphésiens :

Revêtez l'armure de Dieu, pour pouvoir résister aux manœuvres du diable. (...) Tenez-vous donc debout, avec la Vérité pour ceinture, la Justice pour cuirasse, et pour chaussures le Zèle à propager l'Évangile de la paix ; ayez toujours en main le bouclier de la Foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais ; enfin recevez le casque du Salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu. (Ep 6,11.14-17)

Au plus fort de sa maladie et de son épreuve de la foi, le 25 mars 1897, Thérèse écrit une poésie entière, « Mes armes », en s'inspirant de ce passage de Paul qu'elle cite en exergue (PN 48). Mais c'est sans doute ces vers de la poésie « Jésus seul », écrite quelques semaines avant le Manuscrit B, qui expriment le mieux l'équilibre de sa spiritualité, alliant le zèle ardent à l'abandon à la grâce :

Je veux t'aimer comme un petit enfant,
Je veux lutter comme un guerrier vaillant (PN 36 ; Str. 3.3-4)

Un enfant guerrier, qui ne compte que sur les armes du Seigneur, n'est-ce pas la figure de David dans son combat contre Goliath (1 S 17,45-47) ? N'est-ce pas aussi la figure de Paul, qui s'avança vers les Corinthiens « faible, craintif et tout tremblant », et qui affirme cependant que sa parole fut « une démonstration d'Esprit et de puissance » (1 Co 2,3-4) ? Dans la prière 17, inspirée par une image de Jeanne d'Arc, Thérèse reprend les mots de David dans le Ps 144(143) puis, confessant la même faiblesse que Paul, elle reprend à son compte les paroles de Jeanne :

Sans doute, Seigneur, un aussi faible instrument que moi ne vous est pas nécessaire, mais Jeanne votre virginale et valeureuse épouse l'a dit : « Il faut batailler pour que Dieu donne victoire. » Ô mon Jésus, je bataillerai donc pour votre Amour jusqu'au soir de ma vie. (PR 17)

¹² Ou encore « agissant », selon la traduction de la TOB.

¹³ Cf. Sainte Thérèse d'Avila, *Château Intérieur*, L. III, ch. 1, § 7.

Thérèse a beau se sentir faible et pauvre, cela ne l'empêche pas de livrer bataille, la bataille de l'amour. Elle nous en raconte quelques épisodes quelques mois avant sa mort, dans le Manuscrit C¹⁴. Les relations fraternelles lui offrent maintes occasions de « combats »¹⁵ où elle fait l'expérience de sa faiblesse mais aussi de la puissance de l'amour divin. Lorsqu'elle est charitable, écrit-elle, c'est « Jésus seul » qui agit en elle : « plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs » (Ms C 12v°).

Déjà dans le Manuscrit A, avec la simplicité que donne la véritable humilité, elle reconnaît l'œuvre de Dieu en elle. Ce qu'elle est devenue, elle le doit uniquement à la miséricorde :

Il me semble que si une petite fleur pouvait parler, elle dirait simplement ce que le Bon Dieu a fait pour elle, sans essayer de cacher ses bienfaits. (...) La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus, elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses regards divins et que sa miséricorde seule a fait tout ce qu'il y a de bien en elle... (Ms A 3v°).

Cette œuvre de la miséricorde, Thérèse la résume en quelques mots :

Ici-bas je ne puis concevoir une plus grande immensité d'amour que celui qu'il vous a plu de me prodiguer gratuitement, sans mérite de ma part (Ms C 35r°¹⁶)

Comment, là encore, ne pas y voir l'attitude paulinienne de vérité qui fait remonter vers Dieu le mérite de l'œuvre accomplie et qui sait le remercier pour ses dons, loin de toute vanité :

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. (1 Co 15,10)

« Courir vers le but » (Ph 3,14) : le désir d'être avec le Christ et l'urgence de l'œuvre à réaliser.

À la suite de Paul, la jeune carmélite a laissé le Seigneur orienter son zèle vers l'offrande à l'amour. Si Dieu fait miséricorde, le premier devoir de l'homme est de reconnaître cette gratuité de la miséricorde et de l'accueillir en rendant grâce. Mais le fruit de cet accueil est un désir d'aimer « en actes et en vérité » celui qui nous a aimés le premier car « l'amour du Christ nous presse ».

Paul, on le sait, a encore beaucoup « couru » pour le Seigneur après sa rencontre sur la route de Damas. Pourtant il ne regarde pas en arrière pour mesurer le chemin parcouru et l'œuvre réalisée : l'œuvre elle-même est un don de la miséricorde, car c'est la grâce de Dieu qui a travaillé en Paul (1 Co 15,10). Paul, lui aussi, avance « les mains vides », convaincu que la complaisance dans les œuvres du passé entraverait sa course :

Non, frères, je ne me flatte point d'avoir déjà saisi ; je dis seulement ceci : oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus. (Ph 3,13-14)

L'Apôtre des nations en est convaincu : au terme de la course viendra la récompense, « le prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut ». Tirailé entre le but qui l'attire là-haut – « être avec le Christ » – et l'œuvre à accomplir ici-bas par amour, Paul choisit l'œuvre de charité, non pas pour lui-même mais pour le bien de ses frères :

Pour moi, certes, la Vie c'est le Christ et mourir représente un gain. Cependant, si la vie dans cette chair doit me permettre encore un fructueux travail, j'hésite à faire un choix... Je me sens pris dans cette alternative : d'une part, j'ai le désir de m'en aller et

¹⁴ Voir Ms C 11v°-31r°.

¹⁵ Le mot est de Thérèse, par exemple en Ms C 13v° ; 14 v° ; 15 r°.

¹⁶ Cf. Rm 3,24 ; Ep 2,8.

d'être avec le Christ, ce qui serait, et de beaucoup, bien préférable ; mais de l'autre, demeurer dans la chair est plus urgent pour votre bien. (Ph 1,21-23)

L'Apôtre ne se dérobe pas à l'urgence de la tâche. Jusqu'au bout, il se mettra au service de son Seigneur, pour l'annonce de l'Évangile.

Pour Thérèse, son disciple, le dilemme ne semble pas se poser en ces termes. En fait, dès ici-bas, elle ne cesse pas d'« être avec le Christ » et c'est précisément cela qui lui permet de réaliser des œuvres. Elle l'exprime de façon limpide dans le Ms C : pour pouvoir mener à bien les œuvres qui lui sont demandées, elle veut s'unir de plus en plus à Jésus :

Ma Mère, depuis que j'ai compris qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche que vous m'avez imposée ne me parut plus difficile, j'ai senti que l'unique chose nécessaire était de m'unir de plus en plus à Jésus et que le reste me serait donné par surcroît. En effet jamais mon espérance n'a été trompée, le Bon Dieu a daigné remplir ma petite main autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes soeurs. (Ms C 22v°).

(...) Depuis que j'ai pris place dans le bras de Jésus, je suis comme un veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort (Ms C 23r°).

De même qu'elle veut aimer en petit enfant et lutter en guerrier vaillant, de même, elle aime en épouse tout en combattant sur le champ de bataille. Elle manie l'épée sans quitter les bras de son époux¹⁷.

En souriant je brave la mitraille
Et dans tes bras, ô mon Époux Divin
En chantant je mourrai, sur le champ de bataille
Les Armes ... la main !... (PN 48)

« Attirez-moi, nous courrons » (Ct 1,3) : l'élan de l'épouse vers l'Époux

Pleine de zèle dans l'exercice de l'amour, Thérèse ne tombe pas dans le travers de Marthe (Lc 10,40). Elle ne « court » pas au sens paulinien de l'homme « qui veut ou qui court ». Les œuvres ne l'éloignent pas de son Seigneur, bien au contraire : elles la conduisent à lui. Si elle court, c'est pour s'« élancer » vers celui qui s'est « élancé » vers la terre pour attirer à lui les hommes (Ms B 5v° ; cf. Jn 12,32¹⁸).

De façon significative, à la fin du Ms C, le thème de la course revient chez elle, comme chez Paul, au moment où elle aussi s'apprête à « achever sa course » (2 Tm 4,7). Dans une lecture originale et très intuitive de l'Écriture, elle trouve une fois de plus la lumière pour sa vie. Elle prend à la lettre cette parole du Cantique des Cantiques : « attirez-moi, nous courrons » (Ct 1,3 ; commenté en Ms C 34r° et 35v°) et elle se laisse attirer vers Jésus (cf. Jn 6,44) :

Attirez-moi, nous courrons. Qu'est-ce donc de demander d'être attiré, sinon de s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur ? (...) Je sens que plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : Attirez-moi, plus les âmes qui s'approcheront de moi (pauvre petit débris de fer inutile, si je m'éloignais du brasier divin), plus ces âmes courent avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé, car une âme embrasée d'amour ne peut rester inactive (...)

« Il n'est donc pas question de l'homme qui veut ou qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Rm 9,16), disait Paul. Il s'agit de l'épouse qui se laisse attirer et qui court vers

¹⁷ La superposition de ces deux images, l'épouse et le guerrier, peut surprendre. Thérèse l'a trouvée dans l'Écriture, en lisant le Cantique des Cantiques : « L'Épouse du Roi est terrible comme une armée rangée en bataille, elle est semblable à un chœur de musique dans un camp d'armée » (Ct 6,3 et 7,1 ; citation en exergue de la poésie PN 48, où elle est associée à Ep 6,11).

¹⁸ En Ms C 35r°, l'amour de Thérèse « s'élance » aussi vers Jésus, car « l'amour attire l'amour ».

l'Époux, semble répondre Thérèse en écho à ces paroles de l'Apôtre. Car lorsque le Seigneur appelle, la réponse ne peut être qu'empressée : elle est un élan d'amour.

« Il appela à lui ceux qu'il lui plut » (Mc 3,13) lit encore Thérèse dans la parole de Dieu. Accourue à la voix de l'Époux, elle s'installe dans les bras de Celui qui l'a choisie par pure miséricorde et elle se laisse aimer.

C'est cet Époux qui, la revêtant de « l'armure de Dieu », arme son bras du glaive de l'Esprit pour mener le « bon combat » (2 Tm 4,7), celui de la foi, de l'espérance et de la charité. Chez elle comme chez Paul, ni quiétisme, ni activisme, mais seulement le feu brûlant de l'amour reçu de son Époux divin, ce feu que Jésus est venu allumer sur la terre (Lc 12,49).

Thérèse n'est-elle pas l'illustration de ces paroles de Benoît XVI adressées aux évêques le premier jour du synode sur la Parole de Dieu, le 6 octobre 2008 :

L'exégèse, la vraie lecture de l'Écriture Sainte, n'est donc pas seulement un phénomène littéraire, n'est pas la simple lecture d'un texte. C'est le mouvement de mon existence. C'est se déplacer vers la Parole de Dieu dans les paroles humaines. Ce n'est qu'en nous conformant au mystère de Dieu, au Seigneur qui est la Parole, que nous pouvons entrer à l'intérieur de la Parole, que nous pouvons vraiment trouver dans les paroles humaines la Parole de Dieu.¹⁹

¹⁹ Texte de la Librairie Éditrice du Vatican.